



Daté de 1991, le rapport sur l'organisation secrète a été rendu public mercredi, après avoir été caviardé. La Suisse n'a pas frayé avec l'OTAN pendant la guerre froide, conclut-il. Pourtant, certains en doutent encore

P-26: DES OMBRES QUI SUBSISTENT

« PHILIPPE BOEGLIN ET SANDRINE HOCHSTRASSER

Anticommunisme » «Enfin!», ont dû se dire certains. Après... 27 ans d'attente, le Conseil fédéral s'est résolu à publier mercredi le rapport sur l'organisation secrète suisse P-26, remis en 1991 par le juge d'instruction neuchâtelois Pierre Cornu. Née durant la guerre froide, cette structure de quelque 400 membres se tenait prête à résister à une éventuelle invasion communiste. La P-26 collaborait régulièrement avec son homologue du Royaume-Uni, pilier de l'OTAN, l'alliance militaire occidentale. De quoi soulever des questions sur la neutralité de la Confédération... et nourrir l'intérêt pour l'enquête administrative du juge Cornu.

Le texte du magistrat neuchâtelois, en ligne depuis mercredi, ne révèle pas de surprise: il conclut que la P-26 n'a pas «participé à des comités» étrangers, et n'a donc pas violé la sacro-sainte neutralité helvétique.

Prudence helvétique

Pour certains, l'affaire est close. «Il s'agissait seulement de contacts bilatéraux avec les Britanniques qui étaient les plus organisés et les plus qualifiés. Il est clair que la P-26 n'avait pas l'intention de collaborer avec l'OTAN», souligne l'historien Hervé de Weck, ex-rédacteur en chef de la *Revue militaire suisse*. «Les Suisses ont été prudents pendant la guerre froide, traumatisés par l'affaire de la Charité-sur-Loire en 1940 (lorsque les nazis ont découvert que la Suisse avait conclu des accords secrets avec la France, ndr)», rappelle-t-il.

«L'essentiel a été dit sur la P-26. Il y a eu des erreurs – comme le manque de base légale – mais il n'y a pas eu de scandale», renchérit Jacques-Simon Eggly, ancien membre du conseil par-

lementaire de la P-26. Dans son livre, *Le faux scandale de la P-26* (Slatkine), le journaliste Martin Matter a d'ailleurs déjà déconstruit il y a cinq ans le mythe d'une «armée» secrète.

D'aucuns restent pourtant sur leur faim, après l'exercice de transparence de la Confédération. Il faut dire que le rapport Cornu, rendu public mercredi, est caviardé: plusieurs passages ont été noircis ou censurés. En fait, il s'agit du texte préparé en 1991 déjà en vue d'une parution.

«Nous assistons à une totale mascarade de transparence!», s'exaspère la conseillère nationale verte Lisa Mazzone (GE). J'ai d'ailleurs déposé une motion demandant la publication du rapport intégral. D'autres pays avec des organisations similaires à la P-26 ont déjà publié des documents.»

La relation avec la Grande-Bretagne est un cache-sexe

Luc van Dongen

Les raisons de ce caviardage? Le Conseil fédéral a promis aux témoins et anciens membres de l'armée secrète P-26 de garantir leur anonymat s'ils participaient aux auditions du juge Cornu. De nombreux noms sont donc noircis. Par ailleurs, Berne s'applique à préserver son partenariat avec des services de renseignement «amis».

Plusieurs passages faisant référence aux activités des services secrets britanniques et américains se retrouvent censurés. «Les services de renseignement craignaient d'avoir des ennuis avec des Etats partenaires, qui auraient pu y voir un manque de fiabilité de la Suisse», explique Pierre Cornu.

Éléments troublants

Sur le fond, d'autres éléments se révèlent troublants: Pierre Cornu relève dans son rapport qu'il n'a pas pu mettre la main sur des documents importants «dont on sait pourtant qu'ils ont existé».

L'entier du dossier (6-7 classeurs fédéraux) s'est par ailleurs volatilisé dernièrement, comme l'a révélé le *Tages-Anzeiger*. Une disparition qui n'affole pas Pierre Cornu. «J'affirme avoir utilisé tous les éléments importants du dossier pour rédiger le rapport. Il n'y a eu aucune omission. Et je reste convaincu que les conclusions sont valables. Mon enquête ne s'est pas fondée que sur des documents ou acteurs suisses, mais aussi sur des documents italiens et belges, fournis par ces pays. Ceux-ci montrent que la P-26 n'a pas fait partie de groupes proches de l'OTAN.»

Réagissant à chaud, l'historien et enseignant Luc van Dongen salue le travail de Pierre Cornu... mais souligne que l'exercice «avait forcément ses limites». La relation bilatérale entre la P-26 et le Royaume-Uni est un peu un «cache-sexe», selon lui. «Le rapport ne regarde que le bout de la lorgnette. Il n'aborde pas la stratégie des Américains. Or, ceux-ci jouaient la carte anglaise pour arriver à leurs fins avec la Suisse. Ils utilisaient leur allié anglais comme intermédiaire. La Suisse s'insérait de facto dans la grande orchestration de la défense de l'Ouest. Les contacts avec les Britanniques étaient en fait des contacts avec l'Alliance atlantique», souligne l'historien spécialisé dans les réseaux anticommunistes internationaux au temps de la guerre froide.

Le mythe de la neutralité

«Du côté suisse, il y avait certes une volonté sincère de rester indépendant. Les membres de la P-26 étaient des



LA LIBERTÉ

La Liberté
1705 Fribourg
026/ 426 44 11
www.laliberte.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 39'390
Parution: 6x/semaine

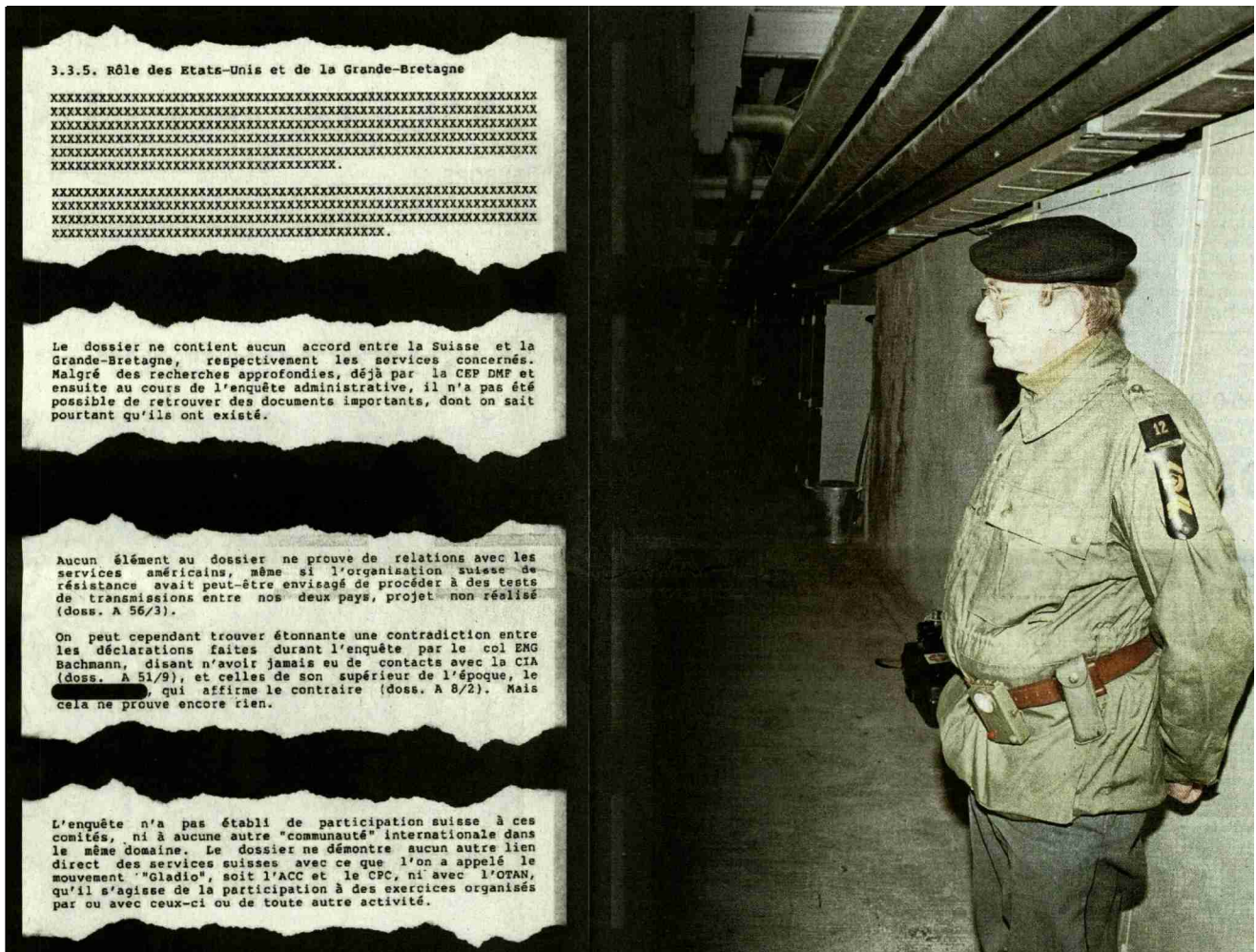
Page: 2
Surface: 167'433 mm²

Ordre: 844003
N° de thème: 844.003

Référence: 69429811
Coupage Page: 2/3

patriotes qui ne voulaient pas trahir la souveraineté du pays. Mais ils croyaient que le communisme était une menace globale, à laquelle on ne pouvait apporter une réponse nationale. Il y avait donc une intégration informelle qui ne pouvait pas dire son nom. Les Suisses se sont efforcés de ne pas franchir la ligne rouge de la neutralité de façon trop criante, c'était subtil mais aussi profondément ambigu», estime l'historien.

L'idée d'une Suisse rigoureusement neutre est un mythe, souligne Luc van Dongen. «Le défi aujourd'hui, c'est de relier entre eux les réseaux militaires, économiques, culturels, académiques, politiques, etc. Quels liens y avait-il entre la P-26 et les autres constellations engagées dans la lutte contre le communisme à l'échelle transnationale?», s'interroge-t-il. »



Le rapport sur l'organisation secrète P-26 (qui prenait ses quartiers dans un bunker de la région

de Gstaad) a été publié mercredi, passablement caviardé. Keystone-archives

«NOUS APPRENIIONS À AGIR EN SECRET»

Major dans l'infanterie et ingénieur de métier, le Fribourgeois Bernard Clément, aujourd'hui âgé de 90 ans, a servi durant plus de dix ans dans la P-26.

Quelle fonction aviez-vous dans la P-26?

Bernard Clément: J'étais chef de région installé en ville de Fribourg et j'avais une petite équipe sous mes ordres comprenant un spécialiste des transmissions, un homme du génie sachant manier les explosifs et un responsable pour les transports. Notre rôle consistait – en cas d'invasion par les troupes soviétiques ou autres – à nous substituer à l'armée si celle-ci venait à être chassée par l'ennemi. Nous devions effectuer des opérations de déstabilisation.

Vous cultiviez le secret absolu?

Oui. La première chose que nous apprenions était le secret. Chaque région était double, mais personne ne se connaissait: une autre équipe s'occupait de la même région que nous, mais nous ne savions pas qui. Des femmes en faisaient partie et leur mari ignorait totalement leur activité. Mon nom d'emprunt était Rémi.

Receviez-vous des cours d'espionnage?

Oui, dans un fort au-dessus de Gstaad. En ville de Lausanne, nous apprenions la filature, comment utiliser une boîte aux lettres «morte» ou échanger des sacs en attendant le bus. Au Tessin, nous avons aussi essayé le parachutage de matériel de nuit à partir d'un avion. Une autre fois, nous avions pour mission de savoir exactement où se situait le réseau d'eau d'une commune pour pouvoir le saboter.

Comment avez-vous procédé?

Je suis tout simplement allé à l'administration communale demander où se trouvait le réservoir ainsi que les canalisations. Je me suis fait passer pour une personne qui souhaitait construire un chalet dans la commune. J'ai très rapidement pu obtenir tout ce qu'il me fallait!

Etiez-vous un peu paranoïaques?

Non. A l'époque, c'était la guerre froide. Les espions russes étaient très actifs en Europe de l'Ouest et en Suisse. Des cartes de la vallée du Rhin datant de 1985, dont les noms des localités étaient écrits en russe, ont été retrouvées. Des chauffeurs poids lourds acheminaient du matériel d'espionnage et étaient des agents du KGB.



«Au Tessin, nous avons exercé le parachutage de nuit de matériel à partir d'un avion» Bernard Clément

Etiez-vous armés?

Pas tout le temps. Nous disposions d'un pistolet 9 mm avec silencieux, de fusils à lunette et d'explosifs. Au début des années 1990, nous devions recevoir des tubes contenant armes, cartes, matériel sanitaire et aussi de l'or pour pouvoir acheter du matériel. Je devais organiser la distribution, mais finalement, nous n'avons pas pu car la P-26 a été démantelée.

Et les services secrets étrangers?

Notre collaboration était technique et pas tactique: nous n'avons jamais fait d'opérations communes. J'ai du reste participé à une formation commune avec trois officiers et deux agentes britanniques. »

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE-ANDRÉ SIEBER